

C'est pourquoi leur travail a été examiné ici avec l'aide de Jacques Bonhomme, poilu inconnu.

De Jacques Bonhomme, que l'un et l'autre, le général *** et P. de Pierrefeu, traitent si libéralement de héros, parce qu'il est inconnu, mort et peu gênant, et parce que cela est de bon ton, dans la bonne société. Cet hommage gratuit et obligatoire coûte si peu, et engage à moins encore.

II

Je regrette de débiter ainsi. Mon éditeur le regrettera encore plus que moi.

M. de Pierrefeu et même le général *** ont eu un gros succès de librairie. Tous les bourgeois les ont lus. Il y a, dieu merci, en France, plusieurs centaines de mille de bourgeois bourgeoisant, et chaque millier est bien rempli ; beaucoup plus rempli que les milles de M. Bernard Grasset, éditeur de M. de Pierrefeu, lesquels, dit la malignité publique, ne sont que de deux ou trois centaines d'exemplaires.

Il est certain que tous ceux qui ont fait la guerre ou y ont participé de quelque façon que ce soit, avec la douloureuse angoisse qu'elle comportait, ne sauraient rester indifférents aux critiques méritées par ceux qui avaient sur eux droit de vie et de mort, et en usaient et abusaient, de complicité tacite avec les munitionnaires et mercantils.

Les bons bourgeois ont aimé l'esprit de M. de Pierrefeu. Ils ont pensé : cela était bien notre impression pendant la guerre. Quelle indulgence ils ont eue pour ses conclusions hardies ! Avec quelle secrète joie, ils ont vu humilier habilement le militaire, qui les humilia si souvent aux armées ! Mais comme l'esprit bourgeois aime la chose bien établie, et craint avant tout l'examen audacieux d'une idée toute faite, l'ouvrage du général *** a rasséréiné leur cœur, sans pour cela détruire une sympathie d'affinité pour ce qu'ils ont désormais appelé les « brillants paradoxes » de M. de Pierrefeu.

S'il est amusant de taquiner le militaire, il ne faut pas oublier, — et le général *** s'empresse de le rappeler — le devoir qui incombe au soldat de métier, et le rend intangible, d'après A. Sorel :

« Servir la Patrie, défendre son indépendance, protéger ses frontières, garder ses colonies, à l'intérieur protéger les institutions, assurer la paix sociale, garantie et condition de tout travail, de toute prospérité, de tout développement intellectuel. — Faire respecter la République, la justice et les lois... »

Bravo ! mon général. Mais la prose de M. Sorel ne vous semble pas assez claire. Vous insistez :

« Sont-ils nombreux, les industriels qui, recevant des colonies des matières premières ou envoyant au loin leurs représentants ou leurs fourriers, ont pensé aux soldats qui ont conquis notre empire colonial. »

Et vous sous-entendez (à peine) :

« Les industriels qui, menacés dans leurs plus chers intérêts par les revendications ouvrières, ont vu mettre à la raison les fauteurs de troubles ».

Bravo, mon général ! Voilà qui est parler franc. Ce n'est pas l'Armée et la Nation, l'Armée Nouvelle de Jean

Jaurès, c'est l'armée et l'industriel, l'armée et la finance, l'armée et le capital, l'armée et l'impérialisme.

L'armée pour faire respecter la République et les lois. Naturellement contre les travailleurs en grève ou en révolte, contre le peuple asservi et exploité. Nos camarades savent ce que parler veut dire, votre lecteur le bourgeois, aussi.

L'indigène des colonies a été, jusqu'à présent, un esclave plus docile et plus aisément dompté — et vous savez le rappeler. Vous ne manquez pas, à maint propos, de faire des allusions à la Russie de Lénine. Mais vous retardez. L'épouvantail qui a si bien joué son rôle en 1919 n'est plus. L'évidence finit toujours par avoir raison des mensonges les plus officiels. Et il ne reste de ces grossières habiletés qu'un fait : Vous, tout petit militaire, avez très peur de la très grande Russie des Soviets..., bien que vous ne sachiez même pas ce que c'est qu'un Soviet.

Vous qui invoquez sans cesse la raison et la vérité, ô général ***, ô M. de Pierrefeu, il est grand temps pour vous de les entendre à travers le langage rude de Jacques Bonhomme, prolétaire, ouvrier, paysan, producteur et non parasite, du poilu dont vous n'avez fait ni un militaire ni un mobilisé, mais un guerrier.

Ça vous embêtera peut-être un peu que les morts sortent de leur tombe et parlent. On a tant troublé leur sommeil par tant de lieux communs qu'ils ont bien droit à quelques mots.

Votre rhétorique leur a donné tellement de palmes — presque autant qu'on en vit sur les croix de guerre des officiers d'Etat-Major — que vous pourriez bien (ce serait décent) les écouter, vous, mon général au « garde à vous », et vous, M. de Pierrefeu, chapeau bas.

III

Général et journaliste mondain disent avoir usé de l'Institut métapsychique pour converser avec les Napoléon et les Plutarque. Il est certain que devant les couronnes de chêne du général et le renom de l'homme de lettres, les portes de cet organe de liaison (et d'état-major) de l'au-delà n'ont eu qu'à s'ouvrir.

J'ai bien assisté à quelques très intéressantes causeries du Docteur Geley qui dirige cet établissement. J'y étais mêlé à un public de « cinq à six » mondains, vieilles et jeunes dames en quête de merveilleux, gloussements de médiocrité extasiée de ne rien comprendre aux théories du Maître. C'était un titre insuffisant auprès de cet aimable savant, que je respecte infiniment, mais qui m'intimide, car on m'a dit qu'il poursuivait ses recherches grâce à un mécène, prince polonais et milliardaire.

De tels détails m'enlèvent toute assurance.

Et puis, l'avez-vous remarqué, les spirites évoquent toujours des âmes de puissants ou de riches, de célébrités ou de soi-disant génies, jamais celles d'un simple Jacques Prolo ou Jacques Bonhomme... C'est en vain que je me serais mis en frais de platitude auprès du mécène ou de son obligé.

J'ai donc préféré pour converser avec Jacques Bonhomme, poilu inconnu, procéder autrement.

J'ai pris un billet de chemin de fer pour les régions